

*Ediciones Ariel, S. L.*

Acero y Energía (Revista Tecnológico industrial)

Revista Ibérica de Endocrinología

El Trabajo Nacional (Revista de Economía)

Revista de Industria Farmacéutica

Oficinas y Talleres:  
Berlín, 46-50  
Teléfono 50 01 00DIRECCION TELEGRAFICA:  
A R I E L*Barcelona,* 21 juin 1960

M. Bernard Lesfargues

Cher ami: Je viens de recevoir la votre du 18, avec celle de M. Michel Mohrt. Je suis très content que l'initiative de vous charger de la préface ait issu des éditeurs eux-mêmes. Je me réjouis aussi que c'est à vous qu'ils demandent ce résumé du roman, car je m'avoue incapable de le faire. Je me suis trouvé parfois, dans les conférences que nous (ceux du CLUB DELS NOVEL·LISTES) donnons par cités et villes de langue catalane, et nous en avons données plus de soixante, qu'on me demande "quel message contient votre roman" ou d'autres questions comme ça, et je me trouve coupé, sans savoir quoi répondre. Je ne saurais expliquer mon roman d'autre façon que comme il est écrit, in extenso; et en ce qui concerne son "message", comme on dit (surtout les jeunes), je crois qu'il est inexprimable en mots, sans quoi je l'aurais dit en mots car je n'aime pas à cacher rien qui se puisse dire clairement en mots. Seulement quels mots existent-ils pour exprimer cette étrange soif de gloire qui nous tourmente tous -au moins, disons-le sans fausse modestie, les meilleurs, les moins bestiaux des hommes-, comment dire cela en une formule brève? Il n'y a d'autre moyen de l'exprimer que en racontant les longs et souvent étonnants chemins que cette soif de gloire peut se frayer en quelques-uns de nous, un Soleràs, un Cruells, un Lluís, dans le cas de mon roman, trois orphelins qui se trouvent dans la guerre, jetés dans la tempête, et ensuite suivent chacun son chemin, bien distinct pour ~~cha~~ chacun d'eux comme l'est pour chacun de nous autres tous, pauvres et faibles hommes et femmes, mais ayant toujours en commun cette soif de gloire, toujours inassouvie en ce monde-ci. Mais je crois que cela ressort bien clairement du roman et qu'il n'est pas besoin de le redire d'une autre façon que comme il y est dit. Cette soif de gloire, pour qui y sache réfléchir, est un mystère, sans nulle autre explication possible que celle du christianisme, c'est à dire, que la gloire est notre fin ultime, c'est pour ça que nous y tendons si obstinément, souvent si douloureusement, parfois même si ridiculement (comme j'en rapporte maint exemple dans mon roman: Soleràs, par exemple, faisant des cours par correspondance de "conquête féminine" ou employant une pommade pour faire pousser sa barbe). Le comportement, apparemment illogique, de beaucoup de gens qu'on rencontre dans la vie, s'illumine soudain à cette lumière de la "soif de gloire"; nous faisons beaucoup de choses, parfois d'énormes sacrifices, poussés par ce besoin lancinant de donner "un sens" à notre vie, c'est à dire, de la rendre glorieuse, car "avoir pleinement un sens" n'est pas autre chose que "gloire" pour qui y sache réfléchir.

Ne vous tourmentez pas au sujet de l'inclusion ou exclusion de mes poèmes, quoique vous aie dit Triadú (je sais qu'il les aime beaucoup), car vous avez raison, j'espère qu'on me connaîtra davantage pour INCERTA GLORIA que pour



mes poèmes. En échange, je vous conseillerai de ne pas oublier Màrius Torres, non le plus important, mais le seul vraiment vrai de nos poètes de post-guerre. Je ne veux dire avec ça rien de désobligeant pour les autres, mais je trouve en tous trop de "littéraire", d'influences et d'autres choses, qui ne sont pas la simple et directe expression de soi-même. Màrius Torres est mort inédit et très jeune (32 ans), n'ayant écrit que des poèmes: l'oublier serait, à mon avis, condamner ce numéro du "Pont de l'Epée" à faire un effet assez bizarre d'ici à quelques années, quand tous ces poètes seront surannés et seul Màrius survivra - car c'est le seul qui ait plané très au-dessus de toute mode ou de toute influence littéraire ou de toute autre considération étrangère à l'expression de soi-même. Mais je pense que c'est peut-être une question de chronologie, que votre choix se borne à des poètes vivants maintenant; Màrius est mort en 1942, rigoureusement inédit comme je vous ai dit. Alors c'était défendu d'imprimer rien en catalan, et la défense a continué jusqu'à 1945. C'est pour ça que la première édition des vers de Màrius a dû être faite au Mexique, en 1947. Jusqu'à 1950 on n'a pas pu l'éditer à Barcelone: cette deuxième édition a connu un vif succès, elle s'est épuisée très vite. On en a fait une troisième édition en 1953, dont je vous ai donné un exemplaire lors de votre première venue chez nous. Cette troisième édition, quoique on la fit très large (un millier d'exemplaires, ce qui pour poésie est beaucoup, surtout en catalan), est aussi pratiquement épuisée, de façon qu'on parle déjà d'en faire une quatrième. Or, il n'y a pas d'autre poète catalan, hormis Verdaguer, qui est connu un tel succès. Les autres poètes n'ont jamais vu épuisée la première édition de ces vers (moi-même entre eux, et je crois que c'est la règle en poésie). Tout ce que je vous dis, comme vous voyez, sont des données assez objectives; or, il y a, comme je l'ai constaté souvent en m'en étonnant profondément, une espèce de conspiration contre Màrius, assez pareille à celle qui a existé en France contre Péguy; tandis qu'il gagne chaque jour des lecteurs fervents, un petit clan d'intellectuels feignent d'ignorer qu'il ait existé. Explication d'un mystère aussi bizarre? D'une part, la couleur très rouge de Màrius, qui fait mal aux yeux des clans qui ont eu le monopole des publications après la guerre (ils ont eu ce monopole à cause et en proportion de sa haine à la dite couleur) J'entends par rouge, bien entendu, ce qu'on entend ici, car Màrius était comme tempérament et idées l'homme du monde moins communiste, moins marxiste. Les vers disent, presque jour par jour, rigoureusement et douloureusement, la tragédie de notre patrie défaite... voilà ce que beaucoup de nos pharisiens ne lui pardonnent pas, même s'ils sont très très très catalanistes! D'autre part, Màrius n'était pas chrétien, il appartenait à une famille de spiritistes, et quoique il n'était pas spiritiste (il était trop intelligent), il a conservé jusqu'à sa mort une attitude religieuse indépendante, très religieuse et très indépendante en même temps: voilà un autre péché impardonnable aux yeux pudiques et virginaux de nos athées d'une part (ceux-ci ne lui pardonnent pas son "obsession" religieuse), de nos pharisiens d'autre. Enfin, il s'y mêle aussi, ce serait impossible qu'il ne s'y mêlât pas puisqu'il s'agit malheureusement de poètes, une bonne dose de triste envie devant le succès grandissant de ces vers



d'un/ jeune ~~inca~~ qui est mort inconnu, qui a vécu solitaire, à l'écart des tribus plumiphères et des clans prédestinés. Il n'y a pas là aucune honte particulière à la Catalogne, car nous voyons ce triste péché partout, en France comme ailleurs: le cas Péguy, et plus anciennement le cas Baudelaire.

J'ignore si vous devez vous borner aux poètes vivants en ce moment-ci, mais si vous n'avez pas cette limite chronologique, n'oubliez pas Màrius, et donnez-lui bien vaillamment et lucidement la première place que seule la triste envie peut lui disputer. Ou l'incompréhension - car il y a des gens qui ne comprennent rien à cette poésie qui plane toujours très haut. Il peut se donner aussi un phénomène d'incompréhension particulière, très respectable - une même femme peut paraître très belle à l'un, et sans rien d'attirant à un autre; et la même chose peut arriver en poésie-. Je soupçonne mon très brave ami Triadú d'être victime de cette incompréhension partielle vis-à-vis de Màrius; il s'agit, à ce qu'il semble, d'une poésie dont la haute vibration lui échappe tout à fait. Màrius avait le don<sup>W</sup> - qui est un don des dieux- de dire les choses les plus hautes avec les mots les plus simples: cela dérouta à quelques-uns, accoutumés à une poésie qui opère à l'inverse, à grand renfort de mots sybillins pour ne dire que des banalités.

Votre paragraphe catalan est très bien écrit, je voudrais en savoir autant de l'occitan, mais hélas! C'est triste que vous et moi ayons de recourir au français... mais le français est si commode! n'est-ce pas? (1)

Nous sommes très contents du succès de notre ami Bruno; laissez-moi vous le dire - ce n'est pas un crime!- que nous avons des nouvelles de vos enfants avec régularité grâce à Berangère, avec qui nous avons continué à être en rapport par correspondance. Mais je ne veux pas envahir un terrain trop intime. Dieu seul en a le droit.

Avec toute l'amitié de ma femme et de votre ami bien reconnaissant

*Joaquín Salas*

(1) Surtout avec la liberté, dont je fais un si large usage, d'écrire le "français qu'on peut" et non celui "qu'on veut".